

## **On a vu "Guerra", impossible de se mettre à l'abri**

di Ch. Gayraud (Midi Libre , 19/06/2005)

Montpellier - Après avoir vu Guerra de Pippo Delbono, au Printemps des comédiens, on ne peut plus gober que les guerres sont des histoires de frappes chirurgicales. Et cela, quelles qu'en soient les obscures raisons géopolitiques ou la nature du fumier dans lequel elles s'enracinent. Guerre entre les peuples, les clans, les familles, les frères même. Mais aussi dans le regard que l'on n'ose plus porter sur son voisin ou retourner sur le plus intime et profond de chacun d'entre nous. Guerra est tout cela à la fois.

Le périple s'ouvre sur les atrocités de Sarajevo. S'engouffre dans l'insoutenable de Hiroshima. Appelle à la rescousse la révolte des Indiens du Chiapas et les espoirs de la révolution cubaine. Et finit par imposer le respect pour les hommes de la troupe, meurtris dans leur chair, affichant leur folie, leur différence et leur handicap. La guerre fait-elle violence aux hommes ? Alors, Pippo Delbono fait violence au public. En monsieur Loyal armé d'un micro ou d'un mégaphone, il hurle la douleur, commande à la régie de pousser la sono à fond, invite ses comédiens entrer peu à peu dans une sarabande azimutée. Le bel intérieur bourgeois et la vie proprette qui avaient envahi la scène volent alors en éclat. La frappe des humains vampires et toqués d'obsessions est massive, jusqu'au-boutiste, radicale.

On pourrait certainement trouver à redire sur ce théâtre ne s'embarrassant d'aucun artifice de mise en scène, rappelant celui de la dénonciation sociale, si ce n'est que son efficacité émotionnelle est intacte... lorsque réapparaît l'homme béquille. Sur les ruines du conflit, après avoir mesuré l'ampleur des dégats et pris le public à témoin dans un regard refusant la fatalité, il s'assoit. Avec d'amples gestes des bras, il tente de s'envoler. Sur le devant de la scène, un clown prend place. Un Pierrot le rejoint. Le silence est assourdissant. Le temps est suspendu. Tous les comédiens reviennent sue scène main dans la main.

Scotchés à leur siège, les yeux souvent embués, les spectateurs les pilonnent de dix minutes d'applaudissement ininterrompus. Toutes les guerres sont folles à lier. Pippo Delbono vit à lier.